J.J. ROUSSEAU

—

ANALYSE DES PRINCIPES

RB135, 157

Library
of the
University of Toronto

Emile

attribuée à
Mr. Puget de Saint-Pierre

Quérard France Lit VIII 2-11
m 35

ANALYSE
DES PRINCIPES
DE
M. J. J. ROUSSEAU.

Ex libris Regier De Lineau

A LA HAYE.

M. DCC. LXIII.

ANALYSE
DES
PRINCIPES
DE
J. J. ROUSSEAU.

. . . . Cantas, cum fractâ te in trabe pictum,
Ex humero portes. Perse, Sat. 1.

ECoutez, Précepteur d'Emile ! Ce n'eſt plus la voix des Puiſſances qui s'éleve pour lancer les anathêmes & la foudre. Un Citoyen, un Particulier vient vous parler. Il aime la vérité :

il ſe flate de vous égaler par ſon zele pour le bien public. Rival des qualités qu'il reſpecte en vous, mais rival honnête & généreux, il ne voit avec douleur que l'emploi que vous en faites. Quelque mépris que vous affectiez pour la gloire, celle qui naît des vertus eſt précieuſe au cœur qui les chérit. Au nom de cette gloire, mobile néceſſaire à l'homme civil que vous avez tant étudié, déridez votre front, daignez ſuppoſer qu'il eſt poſſible que vous ne ſoyez point à l'abri de l'erreur. Après tout, vous êtes né malheureuſement d'un pere civiliſé : la ſociété des humains eſt perfide : quelque prémuni qu'on ſoit contre le poiſon, il conſerve toujours ſa puiſſance contagieuſe. Le moindre préjugé qui ſubſiſte, qu'on n'a pas vû, qu'on n'a pas ſenti, n'eſt rien moins qu'une ſource d'égare-

mens. Un excellent Chrétien, tel que vous prétendez l'être, connoît & pratique la modeſtie. D'après vos profeſſions de foi, il me ſemble vous voir quelquefois anéanti devant la Divinité, confeſſant la foibleſſe des créatures, & doutant au moins quelques inſtans de la ſublime infaillibilité de votre raiſon.

J'ai lu vos Œuvres : j'ai admiré votre éloquence : la ſubtilité de vos argumens m'a dévoilé les reſſources de votre génie : vous croirez à cet aveu. Pour mériter encore mieux l'eſtime que vous accordez à la vérité, j'ajouterai que mon cœur & mon eſprit ont ſouvent nié vos majeures. Ce nouvel aveu n'eſt pas poli ; mais vous me l'avez appris ; la politeſſe énerve l'ame. Il faut être vrai : d'ailleurs un homme de plus qui aura eu tort avec vous, ne troublera pas la

paix de votre retraite. Vous m'attribuerez le motif qui vous plaira. Je le confeſſe de la meilleure foi, l'amour de la vérité, l'amour de ma patrie me paroiſſent être mes ſeuls guides.

Au ſurplus, *de mépriſables inſectes* ont bien pu *émouvoir les Puiſſances.* * *Les levains* ont bien pu *échauffer par leur pourriture & mettre le Parlement en fermentation. Une riſible cauſe* a bien *ligué les Etats de l'Europe.* Le Prélat de Paris, en ſéviſſant contre vous, eſt bien devenu *le ſatellite & l'inſtrument de l'animoſité des Janſéniſtes.* Cette République, dont vous aviez jugé les Chefs *autant au-deſſus des autres Magiſtrats, qu'un peuple libre eſt, par ſes lumieres & ſa raiſon, au-deſſus de la populace des au-*

* Lettre à M. l'Arch. de P. *pag.* 10.

tres Etats; * Genève même a bien oſé vous prouver un aviliſſement ſi profond, que *l'honneur & la raiſon* vous ont *preſcrit* d'y *abdiquer à perpétuité le droit de Bourgeoiſie & de Cité.***

Je n'ai point à eſpérer d'être traité de votre part avec la même diſtinction que les Puiſſances, les Prélats & les Magiſtrats. Mais, en conſcience, examinez-vous : au premier inſtant de calme dont vous jouirez, que votre eſprit ſe peigne, & juge un homme inſultant avec cette audace la Patrie où il eſt né, le Gouvernement ſous lequel il eſt venu vivre, & taxant d'ineptie, d'ignorance, de fureur, d'injuſtice & de barbarie, le corps & les membres. D'après cela, l'Arrêt eſt prononcé. Auteur d'Emile ! rendez-y hommage : vous n'en

* Préface du Diſcours ſur l'inégalité.
** Lettre au Synd. de la Rép. de Gen.

ferez rien. Il faut donc vous ſuivre pas à pas, parcourir l'édifice que vous avez prétendu élever à votre juſtification dans votre Réponſe au Mandement du Prélat de Paris. Entrons en matiere.

A quarante ans, vous devenez homme de Lettres par votre *mépris même pour cet état. Dès-là, . . .* * *le repos & les amis diſparurent : tantôt*, ajoûtez-vous, *j'étois un homme noir, & tantôt un Ange de lumiere. . . . .* ** *Dans la même année, vanté, fêté, recherché même à la Cour ; puis inſulté, menacé, déteſté, maudit. Les ſoirs on m'attendoit pour m'aſſaſſiner dans les rues : les matins on m'annonçoit une Lettre de cachet. . . .* *** *Ainſi va flottant le ſot Public ſur mon compte, ſachant*

---

* Lettre à M. l'Arch. de P. *pag.* 2.
** Ibid. *pag.* 3.
*** Ibid. *pag.* 4.

auſſi peu pourquoi il m'abhorre, que pourquoi il m'aimoit auparavant.

En vérité, voilà un étrange tableau. Comment oſez-vous l'offrir? Eſt-il ſoutenable? Faut-il en plaiſanter comme d'une folie? Eſt-ce un aſſemblage d'injures groſſieres? Je n'en juge point: je me borne à demander aux gens ſenſés : Qu'eſt-ce qu'un homme, embraſſant librement, & de ſon choix, un état qu'il mépriſe? J'ai voulu, direz-vous, en prouver le danger. Bon : vous croyez que le caffé, par exemple, eſt un poiſon pour les François, & vous en faites arriver de nouveau dans toutes leurs villes, afin qu'ils ayent le plaiſir d'être infectés par vos bons ſoins. Paſſons cela : mais pourquoi, je vous prie, dans l'opinion où vous êtes, ne pas vous en tenir du moins au premier eſſai? Barbare! vous glori-

fierez-vous toujours de ſavoir déchirer le ſein de la Nourrice dont vous tenez des forces ? Eh ! ſur qui retombent ces mépris ? S'il eſt vrai que les colonnes les plus fermes des Empires ſont les vertus des Citoyens, à qui appartient-il mieux qu'aux Lettres de préparer & de raffermir ce fondement de notre bonheur & de notre durée ? Ce glaive deſtiné à la défenſe de la Patrie, au moment où il paſſe dans des mains indiſcrettes & furieuſes, devient, à la vérité, un inſtrument homicide. Une imagination déréglée, le mépris des Principes, des projets d'indépendance abſolue, la recherche de ſoi-même toujours funeſte, toujours abuſée, lorſqu'on n'enviſage point à quoi l'on tient, & ce qui nous entoure, la prétendue perfection originelle, l'égalité, les Romans obſcè-

nes dans une partie de leurs détails, & dont l'Auteur publie que la lecture corrompra toute fille & toute femme honnêtes ; tels ſont les fléaux des Lettres. Ils ſont déſavoués par la République : leur ſiecle les note de l'opprobre qu'ils ont ſi juſtement mérité : la poſtérité les jugera encore plus ſéverement.

Quel merveilleux donnez-vous à votre Hiſtoire ? Nos Valets, s'ils étoient verſés dans votre art, décriroient avec la même pompe, que le matin careſſés par leurs Maîtres, le ſoir on leur a propoſé dans la taverne des coups de bâton. La comparaiſon n'eſt pas digne de vous. Vous vous y expoſez en faiſant réjaillir ſur le Public le projet pendable d'un faquin obſcur. Faut-il vous conſoler par l'exemple des grands perſonnages? Suivez les Cour-

tiſans dans les Palais des Rois. Sachez du Poëte du ſiecle, combien il a eu ſucceſſivement, ou en même tems, de partiſans & d'ennemis. A-t-il trouvé dans les Cours les viſages toujours égaux, & toujours ſerains? N'eſt-ce pas, pour ainſi dire, l'Hiſtoire de tout le monde? Se plaindre de ces révolutions ſi ordinaires, c'eſt dégénérer en platitude. On peut les compter à ſon ami, quand il ne reſte plus rien à lui dire. Il ſuffit d'avoir vu le grand jour une fois dans ſa vie, pour qu'il ne ſoit plus permis d'offrir au Public ces petites miſérables aventures. Il en eſt une plus remarquable à laquelle il faut s'arrêter. * *Un Génevois fait imprimer un Livre en Hollande, & par Arrêt du*

* Lettre à M. l'Archev. de Par. pag. 5.

Parlement de Paris, ce Livre eſt brûle ſans reſpect pour le Souverain dont il porte le Privilége. Parlons plus vrai, M. Rouſſeau, & diſons : Un Génevois a fixé ſon ſéjour dans la Capitale de la France, ou aux environs: depuis pluſieurs années, il y eſt domicilié. Déjà il a enfanté des Livres révoltans par leurs paradoxes. Ils ſont ſuivis d'un Traité d'Education. Pour en favoriſer l'édition furtive, l'Auteur fait obtenir, au nom d'un Libraire de Hollande, un Privilége des Etats-Généraux. Ce Privilége n'eſt point accordé ſur l'examen de l'Ouvrage, mais ſur la condition qu'il n'y aura dans cet Ouvrage rien de contraire à la Foi & aux Mœurs. Pour éviter au Gouvernement Hollandois le ſoin de vérifier ſi la condition eſt remplie, on ſéduit un Imprimeur de Paris, où s'eſt faite la

premiere édition d'Emile. La ſeconde eſt de Lyon ; ni l'une ni l'autre n'ont été faites en Hollande. D'une Imprimerie de Paris part tous les jours un Apprentif, portant au lieu de la réſidence de M. Rouſſeau des épreuves d'Emile à corriger. Il les reçoit, s'en avoue l'Auteur ; il a traité avec nos Libraires ; ſon nom eſt à la tête de l'Ouvrage, & conſtaté par le Privilége de Hollande ; le Livre ſe répand dans le Royaume ; l'Auteur continue de s'avouer en toute occaſion. Les Chefs ſpirituels & temporels font examiner ce Livre : après conſeil pris, & mûre délibération, on condamne l'eſprit & les maximes du Livre : on juge que l'Auteur doit être puni perſonnellement : le Souverain, dont on avoit ſurpris le Privilége, le révoque : Rome & Genève ſont également indignées. Voilà l'hiſtoire. Ainſi *l'Ami de la vérité* ne dit pas toujours vrai, même dans l'expoſition des faits.

Des faits faut-il paſſer aux moyens, & reſte-t-il à ſavoir ſi le Gouvernement François a du au Gouvernement Hollandois la politeſſe de ne point prononcer ſur vos Œuvres avant d'avoir ſollicité la révocation du Privilége ? Vous voulez donc, malgré le dommage que les mœurs ayent à ſouffrir de la civilité, qu'on ſoit quelquefois poli ; mais dans quel Protocole, dans quel Traité du droit des gens avez-vous trouvé ce cérémonial ? L'opinion générale nous aſſûre que les Livres ſont à l'eſprit ce que les alimens ſont au corps. Si l'Empereur de la Chine approuvoit dans ſes Etats une ſorte d'aliment que le climat y rendît ſalutaire, & que ce même aliment tranſporté en France ſur la foi de l'Approbation Impériale, fût néanmoins jugé mortel dans nos contrées ; penſez-vous,

qu'avant de l'interdire, & de le livrer aux flammes, ou au courant de la riviere, il fût de la dignité reſpective des Souverains de dépêcher une Ambaſſade à Pekin, pour y négocier le droit de n'être pas empoiſonné en France ? Avouez-le, homme de Dieu ! la célébre Ambaſſade! Le plaiſir d'être le Secrétaire intime de cette légation, pourroit bien l'emporter ſur les ſombres attraits de la Forêt noire.

Ce même Parlement (de Paris), *toujours ſi ſoigneux, pour les François, de l'ordre des Procédures, les néglige toutes, dès qu'il s'agit d'un pauvre Etranger..... Le Citoyen de Genève ne doit rien à des Magiſtrats injuſtes & incompétens..... N'étant point ſommé de comparoître, il n'y eſt*

(*a*) Lettre à M. l'Arc. de Par. pag. 6.

point obligé..... L'on n'employe contre lui que la force, & il s'y ſouſtrait..... Il ſort de cette Terre hoſpitaliere, où l'on s'empreſſe d'opprimer le foible.

Ici ma pitié pour les malheureux, modere la véhémence de ma réponſe. De quel ton ne faudroit-il pas confondre la hardieſſe d'un langage où le menſonge & l'ingratitude ſe peignent ſans pudeur ? Quelles formalités y avoit-il donc à obſerver envers vous? Toutes les fois qu'il a été commis un délit que les Loix ont jugé être un crime, la ſûreté des Citoyens exige qu'on s'aſſûre de la perſonne que la voix publique ou la vraiſemblance accuſent. Cette Juriſprudence eſt ou doit être de tous les Pays du monde. Alors, en même tems qu'on s'applique à vérifier les faits, on laiſſe à l'Accuſé tous les moyens de juſtification & de défenſe.

Sans doute un Etranger qui ne tient à rien dans un Pays, doit éprouver, de la part du Miniſtere public, dans les démarches proviſoires, une ſévérité plus marquée, qu'un Citoyen, qu'il eſt probable de retrouver tous les jours au milieu de ſa famille, ou dans l'exercice de ſon emploi.

Ingrat! ouvrez les yeux, & béniſſez la clémence du Ciel dans le décret même de vos Juges, & dans leur miſéricorde. Si la haine cruelle que vous oſez leur imputer eût paſſé dans leur cœur, qu'avoient-ils à faire pour l'aſſouvir? On vous eût cité à comparoître. L'Officier chargé de dénoncer la ſommation, eût été dépêché vers vous. On l'eût, par le même ordre, inſtitué le gardien de votre perſonne, juſqu'à l'inſtant où vous euſſiez obéi. A cet inſtant, le Magiſtrat vous auroit préſenté vos

Œuvres.

Œuvres. Il auroit fallu les avouer. Auſſitôt, dans le Livre des Loix, vous euſſiez lu vous-même votre condamnation écrite. Eh! où en ſeriez-vous? A vos réclamations vaines contre la compétence du Tribunal, on eût répondu : Il eſt dans les conſtitutions de l'Univers, que l'Etranger ſoit puni, comme le Citoyen, lorſqu'il oſe troubler le repos public du pays qu'il habite. Vous vous fuſſiez écrié : Barbares! vous opprimez le foible. On vous eût répondu : Nous protégeons les eſprits foibles & ſuperficiels contre les eſprits forts & faux. Révolté de ces qualifications, une foule de ſophiſmes éloquents euſſent coulé de votre bouche, pour abuſer les Juges. Par ces ſophiſmes même aggravant vos torts, vous euſſiez hâté la peine prononcée contre vous par les Loix.

Aujourd'hui, vous jouiſſez de l'avantage, (& c'en eſt un, ſans doute, pour votre ame), vous jouiſſez, dis-je, de l'avantage d'inſulter aux François qui vous ont prodigué des marques de conſidération & de bonté, dont, peut-être, vous n'aviez pas mérité toute l'étendue. Continuez de vous déchaîner contre l'aménité d'un pays où l'on a déſiré de juſtifier votre cœur en vous plaignant de la fauſſeté naturelle de votre eſprit. Déclamez contre cette Nation dont chaque membre vous eût reçu avec charité dans ſon ſein, lors même qu'ils voyoient le glaive des loix s'appéſantir ſur vous avec tant de juſtice. Du moins, n'outragez pas notre ſens commun juſqu'à vouloir nous faire enviſager la cauſe de votre ruine dans le refus d'employer vos talens contre les Jéſuites.

Quant aux Janſéniſtes, je ſuis bien fâché de ne pouvoir entrer à cet égard en aucune diſcuſſion avec vous. La qualification ſeule me paroît une injure depuis l'époque de l'Arrêt qui l'a interdite, & vous êtes le ſeul que j'aye ici à attaquer. Jugez de quel œil nous vous regardons, quand, ſans reſpect pour la Magiſtrature, un Procureur Général prend ſous votre plume les traits d'un Janſéniſte. Eſt-ce ainſi que vous prétendez vous venger d'un ſage requiſitoire? A quel propos nous parler de Janſéniſtes? Par hazard, auriez-vous éprouvé quelqu'une des corrections fraternelles du Gazetier ſoi-diſant Eccléſiaſtique? Mais ſi vous avez noté les amis de ce Gazetier dans un Roman, ſi vous les avez inſulté en les mêlant parmi la proſtitution d'Héloïſe, je vous le demande, qu'exige le zèle bien entendu

de la charité qu'ils profeſſent ?

Toute épiſode à part, qu'importe le Délateur de vos Œuvres ? Qu'il ſoit Grec ou Troyen, ce ſont vos Œuvres elles-mêmes qu'il faut conſulter : ce ſont elles qui ont dû regler les Puiſſances. Lorſqu'on dénonce la chronique ſcandaleuſe d'un quartier au Lieutenant de Police, le Magiſtrat fait le cas qu'il doit du Délateur, & l'eſtime au dégré que l'exige ſon métier. Par une ſuite de cette eſtime, on ne le croit pas ſur ſa parole : on examine, & l'on compare. Telle a été la conduite qu'on a dû tenir envers les délateurs d'un Ecrivain qui prétendit ſe charger du ſoin d'être *le défenſeur de la cauſe de Dieu.** Ah ! ceſſez, je vous en conjure par les entrailles de l'humanité, ceſſez cette fonction, ou renoncez

---

* Lettre à M. l'Arch. de P. *pag.* 8.

à vos maximes ; sinon, j'ose le prédire, il arrivera à coup sûr que (*a*) *le Prince éclairé* qui vous reçoit avec *bonté*, que (*b*) *le digne Pasteur résistant au torrent de l'exemple*, finiront par être saisis du *vertige* des *Gouvernemens* qui vous ont *persécuté*. (*c*) Généreux Citoyen de Genève ! vous refusez *d'imiter le crime de Cam*(*d*) : votre Patrie, loin de vous accueillir, ose vous (*e*) *accuser d'impiété, sans songer que le livre où l'on la cherche est entre les mains de tout le monde.* Vous nous l'assûrez(*f*) : *les Discours sur l'inégalité..... La Lettre à M. d'Alembert..... La Nouvelle Héloïse .... Tous ces Livres .... respirent les mêmes*

(*a*) Ibid.
(*b*) Ibid. *pag.* 58.
(*c*) Ibid. *pag.* 8. & 9.
(*d*) Ibid. *pag.* 7.
(*e*) Ibid.
(*f*) Ibid. *pag.* 12.

maximes .... L'on y voit la profeſſion de foi de l'Auteur exprimée avec moins de réſerve que celle du Vicaire Savoyard. Nous croyons aiſément que les maximes d'Emile avoient déjà dirigé vos Œuvres ; mais je ne vois point que dans les premieres elles *gagnent en force ce qu'elles perdent en étendue*(a). Il eſt faux que les ſyſtêmes impies y ſoient à découvert. Dans le Diſcours ſur l'Inégalité, où il eſt poſſible de les appercevoir, vous ſuivez l'homme au gré de votre eſprit ; mais l'homme animal, uſant des facultés diſtinctives des organes qui lui ſont propres. C'eſt à quoi nous vous avons cru borné. Auriez-vous prétendu par-là vous aſſûrer un titre pour nous faire adopter enſuite la gradation de vos idées ? Vous feriez le

(a) Ibid.

plus dangereux des hommes : vous feriez un bien cruel abus de la charité de vos freres. Prévalez-vous un peu, ſi vous l'oſez, des ſuffrages accordés à Héloïſe par quelques Citoyens : étonnez-vous vous-même de la liberté dont on vous a laiſſé jouir après la lecture de votre Préface. Un homme, affichant la vertu, fait imprimer ſix Volumes, dont il prévient que la lecture doit corrompre infailliblement toute fille & toute femme honnêtes. En vérité, ne peut-on pas vous appliquer ici le jugement de Socrate ſur les Poëtes, cité par vous-même dans votre Diſcours à l'Académie de Dijon? *Je les regarde, diſoit-il, comme des gens dont le talent en impoſe à eux-mêmes & aux autres, qui ſe donnent pour ſages, qu'on prend pour tels, & qui ne ſont rien moins.* Le Gouvernement Fran-

çois ne fait pas enfermer tous les fous. Il a bien voulu ne pas vous juger un monſtre ; on eſt l'un ou l'autre, lorſqu'on ne rougit pas d'offrir au Public un Livre qu'on préſume devoir perdre les mœurs d'une portion précieuſe de la République.

Je n'obſerve rien ſur les motifs que votre plume audacieuſe prête à un des plus reſpectables Chefs de l'Egliſe de Dieu. Non, votre cœur ne les lui a jamais imputés ; il vous dit, au contraire, & vous dit hautement, que ce Prélat ne connoît de bienſéances d'état que la loi de ſa conſcience droite, & les mouvemens de ſon zèle Apoſtolique. Aſſez loué par l'excellence de l'ame la plus pure & la plus généreuſe, vos vains éloges ſont placés au rang de vos fauſſes & indécentes Satyres : car j'adoucirai toujours les termes.

Ce

Ce n'eſt pas du glaive de l'Evangile que je m'apprête à vous frapper. Ma main profane eſt peu digne de la majeſté de ces Armes divines. Un homme né Proteſtant, qui a renoncé à ſa premiere croyance, qui enſuite eſt rentré dans le Proteſtantiſme, qui finit par prouver à l'Univers qu'il ne croit qu'à ſa raiſon naturelle ; un tel homme peut, ſans doute, tout oſer, s'élever ſuperbement une chaire pour prêcher la révolte contre les Succeſſeurs & les Miniſtres du divin Légiſlateur des Chrétiens, inſulter à l'Evangile, en jurant aux hommes qu'il le révere. Pour moi, je n'aurois qu'à répéter les paroles d'un Mandement contre lequel toutes les recriminations artificieuſes, tous les ſophiſmes éloquents, toute la ruſe du menſonge qui s'efforce d'être impénétrable,

vont échouer, ainſi que les ondes en fureur ſe briſent contre le rocher ferme. Vaincu, terraſſé par le glaive ſacré, il vous reſtoit une reſſource ; vous pouviez tirer votre gloire de votre défaite, & former déſormais des raiſonnemens moins contradictoires avec les caractères du Citoyen & du Chrétien. Que faites-vous au contraire? Des mains du déſeſpoir & de la rage, ſi naturels aux cœurs endurcis, empruntant de nouvelles armes, vous les aiguiſez à *Môtiers* : de-là, votre bras téméraire s'efforce de lancer ſur nous de nouveaux traits empoiſonnés. Vous les lancez ſur votre propre Patrie. Elle gémit encore des troubles que vous y avez répandus. A ces traits impuiſſans, il ſeroit peut-être convenable de ne rien oppoſer. Mais avec les raiſonneurs, il faut de la conſtance, lorſ-

que dans l'excès même du déſordre, ils ſavent intéreſſer par quelque qualité.

D'abord ſappant par les fondemens les colonnes ſur leſquelles votre édifice s'appuie, je n'aurai plus qu'à vous chercher vous-même au milieu des débris.

L'homme, dites-vous (*a*), *eſt un être naturellement bon, aimant la juſtice & l'ordre... Il n'y a point de perverſité originelle dans le cœur humain... L'unique paſſion qui naiſſe avec l'homme, ſavoir l'amour-propre, eſt une paſſion indifférente en elle-même au bien & au mal.... La conſcience eſt nulle dans l'homme qui n'a rien comparé... Dans cet état, l'homme ne hait, ni n'aime rien.... Borné au ſeul inſtinct phyſique, il eſt nul, il eſt bête.* Premier principe & premier état.

(*a*) Lettre à M. l'Arch. de P. *pag.* 15. 16. & 17.

Quand ... (a) *les hommes commencent à jetter les yeux ſur leurs ſemblables, ils commencent auſſi à voir leurs rapports, & les rapports des choſes ... Le beau Moral commence à leur devenir ſenſible, & la conſcience agit. Alors ils ont des vertus; & s'ils ont auſſi des vices, c'eſt parce que leurs intérêts ſe croiſent, & que leur ambition s'éveille à meſure que leurs lumieres s'étendent. Mais tant qu'il y a moins d'oppoſitions d'intérêts que de concours de lumieres, les hommes ſont eſſentiellement bons.* Second principe & ſecond état.

Quand enfin ... (b) *l'amour de ſoi, mis en fermentation, devient amour-propre, que l'opinion rendant l'Univers entier néceſſaire à chaque homme, les rend tous ennemis nés les uns des au-*

(a) Letre à M. l'Arc. de Par. pag. 17.
(b) Ibid. pag. 17&. 18.

autres, & fait que nul ne trouve ſon bien que dans le mal d'autrui ; alors la conſcience, plus foible que les paſſions exaltées, eſt étouffée par elles, & ne reſte plus dans la bouche des hommes qu'un mot fait pour ſe tromper mutuellement. . . . Nul ne veut le bien public que quand il s'accorde avec le ſien . . . C'eſt ici que je commence à parler une Langue étrangere, auſſi peu connue des Lecteurs que de vous. Troiſiéme principe, & troiſiéme état.

Vous avez dit vrai : nous n'entendons point cette Langue, & nous vous défions vous-même de l'entendre, tant elle eſt bizarre & inintelligible. Ici je ſerois tenté de vous livrer à vous-même. Vos pièces d'artillerie mal-adroitement rangées, ſe détruiſent réciproquement. Mais il importe que vos yeux s'en aſſûrent. Approchons les flambeaux. *L'homme* ; dites-

vous, dans l'état de Nature, eſt *naturellement bon, aimant la juſtice & l'ordre. Comment donc entendez-vous*, que dans ce même état, l'homme ne *hait, ni n'aime rien*; que, *borné au ſeul inſtinct phyſique, il eſt nul, il eſt bête*? *C'eſt*, ajoutez-vous, *ce que j'ai fait voir dans mon diſcours ſur l'Inégalité*, & Dieu ſait ce que ſignifie cette phraſe, combien vous prétendez nous dire que vous avez prouvé, démontré, fouillé juſques dans la racine, & mis le ſyſtême dans un plein jour. Quel jour radieux, en effet, ne voit-on pas répandu ſur un *Etre naturellement bon, aimant la juſtice & l'ordre*, qui *ne hait, ni n'aime rien*; qui, *borné au ſeul inſtinct phyſique, eſt nul & bête!* Cet enſemble eſt frappant. Nous y voyons le caractère d'un Envoyé du Ciel pour éclairer les chétives créatures. Reptiles! quadrupedes! eſpece volatile! vous êtes quel-

que choſe, quoique vous ſoyiez bêtes, vous êtes bornés à l'inſtinct phyſique, vous ne connoiſſez rien au-delà, parce que vos notions ne peuvent être fondées que ſur votre inſtinct. Pour nous, voici ce qui nous différencie: nous ſommes nuls, quoique ayant l'honneur d'être doués de l'inſtinct des brûtes; nous ſommes de bonnes & douces brebis, bornées à l'inſtinct phyſique, ayant toutefois des notions de juſtice & d'ordre que nous aimons: le plus merveilleux de nos attributs eſt de ne haïr néanmoins, & de n'aimer rien.

Par parenthèſe, permettrez-vous quelques légeres queſtions? Qu'entendez-vous par bonté, par juſtice, & par ordre? Nous, gens à préjugés, lorſqu'on nous parle de bonté, nous y attachons l'idée de bienſéance; nous entendons par juſtice,

l'acte qui rend à chacun ce qui lui appartient, *reddere cuique ſuum.* L'ordre eſt une diſtribution qui met chaque choſe à ſa place, ou un calcul de nombres. Comment votre homme factice eſt-il capable de ces vertus ? Je veux bien le ſuppoſer né fort & vigoureux, & dans la ſaiſon même du gland, ſorti du ſein de la terre, dans l'état où Pallas ſortit du cerveau de Jupiter. Mais il eſt iſolé, il ne tient à rien ; les facultés de l'être intelligent ſont dans cet homme dépendantes des organes. Sa bonté ſe renferme donc tout au plus en lui-même. Alors je ne vois pas en quoi elle eſt différente de celle du crapaud : *Et erant valdè bona.*

Pour la Juſtice, je défie bien un pareil être d'en éprouver les mouvemens. Elle n'eſt & ne peut être connue chez lui qu'en tant qu'il rendroit

à chacun ce qui lui appartient. Je ne vois point le *chacun* : il eſt donc impoſſible qu'on lui rende.

Quant à l'ordre, l'imagination de cet homme n'en eſt ſûrement pas fatiguée. La premiere, la ſeconde, la milliéme place lui appartiennent. Si je voulois ſuivre ces réflexions, & juger l'homme tel que vous le peignez, croyez-vous qu'il y eût quelques difficultés à démontrer, que ce n'eſt qu'avec le *tien* & le *mien* qu'ont pû commencer philoſophiquement la bonté, la juſtice, & l'ordre ?

Sublime effort de génie ! développez-vous : la carriere eſt heureuſement commencée. *L'amour-propre unique paſſion qui naiſſe avec l'homme, eſt indifférente en elle-même au bien & au mal.* C'eſt-à-dire, qu'en nous aimant nous-mêmes, étant préſuppoſés êtres intelligents, aimant la juſti-

ce & l'ordre, nés ſans perverſité originelle, nous nous porterons indifféremment vers la juſtice qui nous plaît, où l'injuſtice de laquelle nous n'avons pas le germe, vers l'ordre que nous aimons, ou vers le déſordre, quoique dans cet état il nous répugne eſſentiellement.

Vulgaire groſſier qui couvrez la terre! vous croiriez peut-être qu'en tenant de la Nature l'amour de la juſtice & de l'ordre, votre conſcience ſeroit conſtituée, vous offriroit l'image du bien, vous y entraîneroit. Point du tout; votre conſcience eſt *nulle*. Afin qu'elle agiſſe & qu'elle vous guide, attendez d'avoir comparé les rapports des choſes, le bien & le mal.

Comment le connoîtrez-vous ce mal, vous, nés ſans perverſité origi-

nelle, qui aimez la juſtice & l'ordre? Vous allez l'apprendre. Ce ſera en commençant à jetter les yeux ſur vos ſemblables. Alors vous aurez des vertus & des vices : car, gardez-vous bien de croire que l'amour inné de la juſtice & de l'ordre, que la bonté originelle, ayent encore pu conſtituer un être vertueux. Voici donc les hommes que le hazard raſſemble, qui s'obſervent, qui voyent leurs rapports, & les rapports des choſes. Suſceptibles de *perfectibilité*, cette perfectibilité même va creuſer leur abîme. N'oublions pas que ces hommes ſont tous de la même nature, aimant tous la juſtice & l'ordre, également nés ſans perverſité originelle. S'il naiſſoit aujourd'hui une famille de tels hommes, nous jugerions ſans doute, que tout dans leur Société tend à la juſtice & à l'ordre, que

dans la communication de leurs lumieres, l'imperfection des idées ſeroit rectifiée; que dépourvus de mauvais penchans, le vice ſeroit pour eux ſans attrait. Stupides mortels! voyez & admirez: un prodige du Ciel va embraſer nos villes, ſans principe de feu, faire lever la pâte ſans levain. Les vapeurs les plus ſaines, les plus odoriférantes, en ſe mêlant avec l'air le plus épuré, vont infecter la terre; des hommes ſains & vigoureux ſans principe de corruption, tandis que tout concourt au contraire à maintenir les eſprits vitaux dans leur équilibre & dans leur marche, vont périr par ce même concours. O hommes! que vous ignoriez de merveilles habilement développées par le Précepteur d'Emile! ô Lecteurs! redoublez d'admiration.

Le beau Moral ne devient ſenſible aux hommes qu'à l'inſtant où

ils *commencent à jetter les yeux ſur leurs ſemblables.* Quelle eſt donc l'intelligence de l'homme ? Qu'eſt-ce que ſon ame ? Quelles ſont les opérations de la raiſon ? Conſtitué de deux ſubſtances, la plus vile eſt donc la ſeule active. Tandis que l'être ſenſitif ſe porte de lui-même vers tous les objets qui lui ſont propres, l'être intelligent ne ſent donc rien de ce qui conſtitue ſa nobleſſe, & il s'ignore, il eſt ſans idées, il n'a de ſentimens que ceux de l'animal. *Les vices* s'emparent de leurs cœurs, *parce que leurs intérêts ſe croiſent, & que leur ambition s'éveille à meſure que leurs lumieres s'étendent.* L'ambition s'éveiller ! maître éclairé ! C'eſt ici, ſans doute, un terme à effacer de votre Livre, & un article pour l'*Errata.* Dites-nous que l'ambition naît; nous vous entendrons, ſi nous pouvons : mais qu'elle s'éveille, il n'y

a pas moyen. Comment pourroit s'éveiller une paſſion déréglée dans un être né ſans perverſité originelle? Le réveil des paſſions ſuppoſe leur exiſtence : or comment la ſuppoſer, lorſqu'on n'en a pas même le germe? Cette expreſſion, que je vous invite à réformer, ſeroit-elle, par hazard, un cri ſemblable à celui de l'impie qui, traîné au ſupplice pour avoir refuſé de croire en Dieu, fut trahi par ſa conſcience, en invoquant dès ſa premiere torture le Nom de l'Etre Tout-puiſſant.

Quand enfin l'amour de ſoi, mis en fermentation, devient amour-propre, que l'opinion rendant l'Univers entier néceſſaire à chaque homme, les rend tous ennemis nés les uns des autres, & fait que nul ne trouve ſon bien que dans le mal d'autrui ; alors la conſcience ... ne reſte plus dans la bouche des hommes qu'un mot fait pour ſe tromper, &c.

Qu'elle eſt idéale la diſtinction que vous faites entre l'amour de ſoi, & l'amour-propre! Pour ne point m'arrêter ici à une diſpute de mots, j'en appelle à la voix publique. Quoi qu'il en ſoit, s'il eſt une diſtinction à faire; je prétends que c'eſt de la Nature que nous tenons *l'amour-propre*, que l'ordre ſocial ſeul le modifie & nous ramene à *l'amour de ſoi.* C'eſt ce que j'aurai lieu, & que je me flatte de rendre ſenſible dans un des articles de cette Lettre. Paſſons à *l'opinion rendant l'Univers entier néceſſaire à chaque homme.* De la conſéquence que vous en tirez je vois découler naturellement la plus affreuſe morale; n'attendez pas que je la dévoile. Toutes les images propres à détruire le caractère de Citoyen me ſemblent odieuſes. Efforçons-nous au contraire de graver ce caractère dans tous les cœurs, ne négligeons au-

cun des ſoins propres à y réuſſir.

L'Univers eſt devenu par l'opinion *néceſſaire à chaque homme* ; donc tous *les hommes ſont ennemis nés les uns des autres*. La belle conſéquence! Vous nous avez cité pour preuve, dans quelqu'une de vos Œuvres, le Militaire ſoupirant après la guerre ; le Médecin déſirant des malades ; le Courtiſan cabalant la ruine du Miniſtre dont il envie la place ; le Prêtre, ſi je ne me trompe, ravi d'entendre la cloche qui fait retentir des ſons funébres, &c.

Que je préfére à ces objets mal vus & mal raiſonnés, l'apologue des membres révoltés. Celui-ci me décide à ſervir ma Patrie ; j'y vois d'une maniere ſenſible que la deſtruction & la ruine de l'Etat ſuivent néceſſairement de l'infidélité des Sujets rébelles à l'ordre ; que dans la rui-

me de l'Etat, la mienne eſt enveloppée ; par conſéquent n'euſſé-je, pour me guider, que l'amour de moi-même, me voilà ſuffiſamment averti de ne point me révolter contre l'ordre.

Examinons à préſent s'il eſt vrai que vous ayez mal vu & mal raiſonné les exemples que je viens de citer d'après vous. Le Militaire déſire la guerre, donc il eſt ennemi né du genre humain ; approfondiſſons ce déſir. D'abord il eſt moins général que vous le prétendez ; & je ſoutiens qu'il n'eſt aucun Militaire François, qui, à la veille d'une guerre, ne ſignât la perpétuité de la paix, ſi les conditions en étoient honorables à ſon Roi & à ſa Patrie. Ce n'eſt donc jamais la guerre elle-même que déſire le Militaire ; mais bien la gloire de maintenir l'honneur de ſa Nation, de ſervir ſon Maître, de conſerver

ſes foyers, de faire reſpecter le nom François par les Nations jalouſes de ſes avantages, de réduire enfin celles-ci aux hommages qu'entraînent le mérite & les vertus.

Le Médecin déſire, non pas préciſément des malades, mais d'être appellé pour guérir des maladies. Le Courtiſan, qui prétend au Miniſtere, enviſage la confiance du Roi, le plaiſir de ſervir ſa famille & ſes amis, peut-être l'honneur de faire bien mieux que l'homme en place, que la Nation entiere pourſuivroit de ſa haîne, ou qui ne ſçauroit employer aucun moyen pour la rendre heureuſe. Le Prêtre eſt plus flatté d'un Mariage & d'un Baptême, que d'un Enterrement; ainſi des autres. Ainſi eſt-il injuſte d'imputer le déſir prémédité du mal d'autrui, puiſque dans le vrai ce n'eſt qu'un bien qu'on enviſage.

Le cœur humain ne peut aimer ou haïr ſans des motifs perſonnels : s'il étoit livré aux purs mouvemens de la Nature, il voudroit tout ce qui flatte les appétits des ſens. Dans l'ardeur même de cette volonté, parmi tous ſes ſoins à remplir l'étendue de ſon orgueil, ce n'eſt pas l'homme puiſſant qu'il abhorre ; c'eſt la puiſſance dont il veut jouir : la preuve en eſt qu'il ſera demain le protecteur bienfaiſant de l'homme en place qu'il a deſtitué aujourd'hui.

Quand enfin tous les intérêts particuliers agités s'entrechoquent..... La conſcience.... ne reſte plus dans la bouche des hommes qu'un mot fait pour ſe tromper.

Daigne le Ciel nous éclairer, & nous faire comprendre comment un concours d'hommes également bons

& juſtes, ſans germe de vices, pourroient connoître d'autres intérêts que ceux de la juſtice & de l'ordre, éprouver des mouvemens, & concevoir des idées qui y fuſſent contraires!

Quant à la conſcience, elle me paroit ſi fort être le plus cruel bourreau des méchans, que ſi par hazard elle n'eſt qu'un mot, c'eſt du moins un mot bien terrible, & dont la puiſſance ne peut ſe borner à répandre l'illuſion.

Mais ne laiſſons aucun doute ſur l'homme fabriqué par J. J. Expoſons-le ſous un point de vue auquel rien n'échappe. Raſſemblons tous ſes membres épars; je les retrouve dans le diſcours ſur l'inégalité, & dans la réponſe au Mandement.

Naturellement bon, aimant la juſti-

ce & l'ordre, ſans perverſité originelle, indifférent au bien & au mal, borné au ſeul inſtinct phyſique, nul & bête; les ſeuls biens qu'il connoît dans l'Univers ſont la nourriture, une femelle & le repos. Par conſéquent nulle idée du ſublime Architecte de la machine du Monde, toujours muette pour lui, ne lui annonçant jamais rien qui puiſſe l'élever à ſentir qu'il exiſte un Créateur. *Incapable de vertus & de vices, à moins qu'on ne voulût appeller vertueux celui qui réſiſteroit le moins aux ſimples impulſions de la Nature: doüé d'une vertu naturelle, qui eſt la pitié; l'unique paſſion qui naît avec lui eſt l'amour-propre: c'eſt la raiſon qui engendre cet amour-propre, & la réflexion qui le fortifie: ſa pitié ne peut produire la maxime ſublime de juſtice raiſonnée: fais à autrui comme tu veux qu'on te faſſe; mais elle inſpire*

cette autre maxime bien plus naturelle & bien plus utile ; fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il eſt poſſible. Il fallut des ſiecles & des révolutions avant qu'il pût juger qu'il y avoit moyen de ſe garantir contre la rigueur des ſaiſons en faiſant des huttes de branchages : dans ſon cœur le déſir général qui porte un ſexe à s'unir à l'autre, le ſentiment de l'amour fut borné au ſeul phyſique : aſſez heureux pour ignorer les préférences, toute femme étoit bonne pourlui: hors d'état d'avoir des notions de mérite & de beauté, il n'étoit pas ſuſceptible de rien diſtinguer. Ni l'éclat ſéduiſant de deux beaux yeux, ni le charme d'une bonne & heureuſe phyſionomie; rien, de ce qui porte dans le cœur humain tant de trouble & tant d'agitation, n'eût pas plus ému cet être ſauvage, que la rencontre d'un ſquelette chaſſieux, difforme & dé-

goûtant : ſans tendreſſe pour la ſemelle, à l'inſtant où ſes déſirs auroient été ſatisfaits, il s'en fût ſéparé pour ne plus la reconnoître : par conſéquent, nul ſecours de ſa part pour elle dans les travaux de l'enfantement, nul amour pour ſes enfans, nul attrait à vivre avec ſes ſemblables. Tel eſt ce monſtre abſurde. Ici la plume eſt prête à me tomber des mains. N'y a-t-il pas quelque honte à rapporter & à diſcuter tant de traits d'une extravagance inouie ? Il me ſemble être tranſporté dans la Loge du Roi des fous, qui, pénetré de foi pour ſes lumieres & ſes opinions, débite gravement & avec emphaſe une abſurdité; oublie le moment d'après ce qu'il vient de dire, pour ſe contrarier lui-même par une nouvelle abſurdité, & laiſſe, en un mot, pour toute im-

preſſion, la douleur que produit le ſpectacle humiliant du délire.

O Jean-Jacques ! vous qui nous avez dit : (*a*) *La majeſté des Ecritures m'étonne. La ſainteté de l'Evangile parle à mon cœur* : vous uniſſez-vous de cœur & d'eſprit avec vos freres lorſqu'ils chantent dans leurs aſſemblées ces Vers traduits du texte de l'Auteur des Pſeaumes :

» Surpris, ravi, je te dis en moi-même (*b*),
» Qu'eſt-ce que l'homme, ô Majeſté ſuprême!
» Que ta bonté daigne s'en ſouvenir,
» Et que ta grace aime à le prévenir!
» Tu l'as fait un peu moindre que les Anges,
» Qui dans le Ciel célebrent tes louanges;
» Tu l'as auſſi d'éclat environné,
» Comblé de gloire & d'honneur couronné.
» Tu l'as fait Roi ſur ces œuvres ſi belles,
» Que tu formas de tes mains immortelles;
» Tes ordres ſaints ont, ſans exception,
» Mis ſous ſes pieds tout en ſujétion.

(*a*) Emile, page 179. vol. 3.
(*b*) Pſ. 8.

Au

Au milieu de ces aſſemblées, ceux de vos freres qui connoîtront vos œuvres, s'ils vous adreſſent ces autres Verſets :

» . . . . . Fier ennemi ! (*a*)
» Faut-il que tu te glorifies
» De ta malignité ?

qu'aurez-vous à répondre ?

Avançons : la queſtion du péché originel ſe préſente. Quoique indifférente à l'Auteur d'Emile, il ne laiſſe pas de propoſer chrétiennement, & de ſon mieux, les plus ſubtils Sophiſmes pour attaquer cette Doctrine. Terminant l'article par ces mots : (*b*) *Le péché originel explique tout, excepté ſon principe, & c'eſt ce principe qu'il s'agit d'expliquer* ; vous ajoutez un peu plus bas ; *vous dites* (de

(*a*) Pſ. 52.
(*b*) Rep. au Mand. pag. 22.

l'homme) *qu'il eſt méchant, parce qu'il a été méchant : & moi, je montre comment il a été méchant.* Or, comment l'avez-vous montré ? Nous le remarquons, ſur-tout dans les premieres phraſes de la ſeconde Partie du Diſcours ſur l'Inégalité : *Le premier qui ayant enclos un terrein, s'aviſa de dire : Ceci eſt à moi ; celui qui arrachant les pieux, ou comblant les foſſés, cria à ſes ſemblables : Gardez-vous d'écouter cet impoſteur :* Telle eſt, ſelon vous, l'origine des crimes & de la perverſité. D'après ce fameux principe, vous prétendez que votre *théorie ſe fonde ſur la Nature* (a), *qu'elle marche à l'appui des faits par des conſéquences bien liées ; & qu'en nous menant à la ſource des paſſions, elle nous apprend à regler leur cours.*

(a) Ibid. *pag.* 24.

On pourroit remarquer ici, comment un Ecrivain, que *la majeſté des Ecritures* étonne, oſe marcher à la lueur d'un autre flambeau, & ſubſtituer des rêveries creuſes à la *majeſté* de la Genèſe.

Si ces Ecritures étoient ſon guide, il y eût cherché l'Hiſtoire des premiers hommes. Adam, Eve, Caïn, euſſent auſſitôt frappé ſes yeux pour le faire rougir des impulſions de la Nature. S'il nous eût cité les douceurs de l'âge d'or, nous aurions à lui répondre : en adoptant cette fable, adoptez auſſi les conditions horribles auxquelles Saturne accepta l'Empire du Monde : il promit de dévorer ſes Enfans. Il fallut toute la tendreſſe de Rhée, toute ſon adreſſe, pour épargner à ſon époux ces crimes incroyables : ils étoient déja commis dans ſon cœur.

Des guides plus ſublimes vous dirigent. Vous qui diſputez ſur le ſens du mot *créa*, *employé dans la Genèſe, qui nous inſinuez ainſi qu'il eſt aſſez ſenſé d'avouer l'exiſtence de deux Dieux, (car quelle autre idée pourroient nous offrir deux principes co-éternels?) vous qui jugez la queſtion purement *Grammaticale* ou *Philoſophique;* vous, dis-je, plus aſſuré de vos lumieres que de la Toute-Puiſſance de Dieu, vous ne voulez pas qu'on puiſſe vous diſputer le pouvoir & la gloire de la création. Les idées enfantées dans votre cerveau, voilà la Morale & la Philoſophie qui doivent nous ſoumettre. Mais pourquoi, tout occupé de l'art de décrire ces idées, négligez-vous le ſoin de les lier, & de les faire jouer

* Réponſe au Mandement, *pag.* 51.

enſemble ? Que d'autres s'en étonnent ! que ceux-ci ne s'en étonnent pas, & qu'ils voyent en vous les effets naturels de l'eſprit échauffé par le délire, incapable, durant ſes accès, de mettre aucune ſuite, aucune liaiſon dans le raiſonnement ; vous & moi, nous ferons une réflexion bien différente. Nous mépriſerons, nous enviſagerons avec pitié ces petits & plaiſans Juges. Ils ignorent combien les hommes ſublimes ſçavent s'élever au-deſſus des Régles.

Je vais cependant m'humaniſer avec eux, & rentrer dans leur rang. De-là je vous vois obſervant l'homme compoſé de deux ſubſtances : en lui, vous avouez deux principes ; l'être intelligent & l'être ſenſitif. L'être ſenſitif, ou l'inſtinct animal, ſi on le diſtingue bien réellement de l'être intelligent, nous offre au

premier coup d'œil le principe de tous les vices que les Théologiens ont nommé péchés mortels. Cette obſervation faite & bien méditée, on voit auſſitôt qu'à l'inſtant où l'être intelligent eſſaya de ſe livrer à l'empire de l'être ſenſitif, le déſordre dut s'en ſuivre, les barrieres furent briſées. Pourquoi, & comment l'être intelligent ſe livra-t-il à l'empire de l'être ſenſitif ? Pourquoi ne s'y ſeroit-il pas livré ? Deux queſtions, auxquelles on peut également répondre : je les ſuivrois dans leurs détails, ſi je n'étois inſtruit que des plumes plus habiles ont été employées à vous réfuter. Le fait eſt, que l'être intelligent a obéi à l'être ſenſitif, qu'il a pû le faire, & qu'il y a peut-être moins à s'étonner des imperfections d'une créature, que de l'idée d'eſpérer une perfection ſou-

tenue de tout être qui n'eſt pas Dieu.

Pour parvenir à un plus grand éclairciſſement, expoſons ici une diſtinction eſſentielle, dont l'Auteur d'Emile ne paroît pas avoir la premiere notion, dont il n'a pas ſçû, du moins, ſuivre le fil. Diſtinguons, dis-je, l'état de pure nature, & la Loi Naturelle. Dans le premier, obſervé à votre maniere, où nulle grace Divine n'éleve l'ame, où la conſcience eſt nulle; ſans doute tous les appétits des ſens entraînent. L'homme né audacieux, d'un tempérament ardent, & dont le ſang eſt bouillant, ſe livre à tous les mouvemens qui doivent ſuivre de cette conſtitution. Un autre né flegmatique, froid & timide, erre machinalement dans le Canton où il ſe trouve placé : il verra de ſang-froid dé-

vorer les fruits de l'arbre qu'il avoit choiſi pour ſa nourriture ; pourvû, toutefois qu'il en apperçoive, ou qu'il en connoiſſe d'autres à ſa portée.

En eſt-il de même de la Loi Naturelle ? Le terme ſeul de *Loi* nous prouve le contraire. Loi, en Latin *Lex*, eſt dérivée de *Lectio* ou de *Legere*, qui ſignifient, *choix*, *choiſir*. La Loi Naturelle eſt donc un choix des différens principes placés dans le cœur de l'homme. C'eſt elle qui donne des bornes à l'inſtinct animal, & qui indique ce qui doit lui être accordé, & quand il doit être réprimé. Sous cette Loi ſeule, les hommes des premiers tems, philoſophiquement jugés, pourroient être réputés juſtes, bienfaiſans, & dirigés par l'amour de l'ordre. Elle auroit été le fruit de l'expérience, de la réfle-

xion, & des malheurs. L'état de pure Nature eût précédé, & cet état, par quelques principes qu'on le juge, ne ſçauroit nous offrir que le ſpectacle ſi bien dépeint par le Mandement, c'eſt-à-dire, un *mélange frappant de grandeur & de baſſeſſe, d'ardeur pour la vérité, & de goût pour l'erreur, d'inclination pour la vertu, & de penchant pour le vice* : mélange qui réſulte ſi ſimplement & ſi naturellement de deux ſubſtances, dont l'une eſt intelligente, & l'autre purement animale.

Enfin, pour vous ravir ici toutes les reſſources que vous pourriez tirer de l'exemple des brûtes, je vous déclare ne pouvoir, ni ne devoir admettre le parallèle & les inductions. Au fond, l'inſtinct animal eſt peut-être le même dans l'homme & dans la brûte. Mais que ſes modifi-

cations ſont différentes ! Que des organes groſſiers ou déliés, varient étonnamment la machine ! L'inſtinct animal dans l'homme eſt proportionné en quelque ſorte à l'élévation de l'être intelligent. Par conſéquent en lui les paſſions plus audacieuſes & plus fortes ne ſauroient être miſes en parallèle avec celles de l'eſpéce qui ne ſentant en elle aucun moyen de les ſatisfaire, n'eſt pas ſuſceptible d'en éprouver l'attrait.

Quel frein n'importe-t-il donc pas de mettre dès l'enfance à cet attrait impérieux, toujours irrité contre l'ordre, diſputant ſans ceſſe contre l'être intelligent, & réclamant l'état de Nature, pour anéantir la loi naturelle ? (*a*) *Elargiſſez ſon lit* (vous

(*a*) Rép. au Mand. pag. 28.

écriez-vous) *& le laiſſez courir ſans obſtacle, il ne fera jamais de mal :* oui, élargiſſons ſon lit, & nous verrons un Enfant déchirer, égorger ſon ſemblable, pour avoir à lui ſeul la pomme que le petit camarade déſire également. De nouveaux Caïns, irrités d'une préférence dont ils n'auront point été l'objet, immoleront leurs freres. Vous qui nous citez les loix & les châtimens comme Créateurs des crimes, n'avez-vous jamais obſervé que là où les loix penchent le plus à l'indulgence, les Citoyens ſont les plus méchans ? En Turquie, un Boulanger qui trompe ſur le poids du pain, eſt jetté vif auſſitôt dans ſon four. On ne le laiſſe point dans le cas de la récidive. Nous ſommes bien plus doux en France : nous élargiſſons le lit bien davantage. Qu'en réſulte-t-il ? Les regiſtres des exécu-

tions qui ſe font en Turquie, & ceux des ſupplices dont nous ſommes témoins en France ; ces regiſtres, dis-je, nous l'apprendront. Peut-être ne compterez-vous pas ſur cent malfaiteurs François, un Criminel dans l'Empire Ottoman.

De-là il me ſemble voir naître contre votre paradoxe des conſéquences péremptoires. Je les ſupprime au ſon de votre voix. Quels doux, quels heureux ſons que ceux de la voix qui nous crie (*a*) : *Je vais vous montrer les vrais moyens de prévenir ſans gouvernement & ſans loix, tous ces maux dont vous vous plaignez!*

Accourez, parlez, nous voici dans l'état où ſe trouvoient les fleuves & les forêts au ſon de la Lyre

(*a*) Rép. au Mand. pag. 25.

d'Orphée. Mais que vous troublez promptement le charme ! Votre premier ſouffle produit l'effet des vents impétueux. Voici l'homme, dont vous annoncez de nouveau la bonté originelle, ſans mêlange de perverſité ; d'où vous concluez, qu'il (*a*) *demeure bon, tant que rien d'étranger à lui ne l'altère.* Sur ce ſujet, je crois m'être expliqué d'une maniere ſenſible, avoir du moins indiqué la vérité du principe contraire. Ici je vous le demande ; que penſez-vous de cette maxime ſi connue : (*b*) *Naturam expellas furcâ tamen uſque recurret ?* Quoi ? nous naîtrions ſans principe de perverſité, la plus belle morale nous ſeroit prêchée dès le berceau, & avant l'âge même où les grands

(*a*) Ibid. pag. 30.
(*b*) Hor. Ep. 10.

intérêts nous agitent, nous ſerions fourbes & méchans ? Voilà la confirmation de la maxime ; j'y vois la preuve de la perverſité originelle, j'y vois l'orgueil & la concupiſcence innés, & ſur cette preuve je peux porter un jugement certain. Je vois le mieux, il me frappe, & je l'admire ; & cependant je fais le pire. Voilà la Nature expliquée, voilà comment la fourche même ne peut arrêter les progrès naturels. *Naturam furcâ*, &c.

La fourche vous paroît un moyen contraire à ſon objet. (a) *J'établis*, dites-vous, *l'éducation négative... Toute éducation poſitive, ſuit, comme qu'on s'y prenne, une route oppoſée à ſon but.... J'appelle éducation négative celle qui tend à perfectionner les orga-*

(a) Rép. au Mand. pag. 30 & 31.

nes, inſtrumens de nos connoiſſances, avant de nous donner ces connoiſſances, & qui prépare à la raiſon par l'exercice des ſens.... Elle ne donne pas les vertus, mais elle prévient les vices; elle n'apprend pas la vérité, mais elle préſerve de l'erreur. Elle diſpoſe l'Enfant à tout ce qui peut le mener au vrai, quand il eſt en état de l'entendre; & au bien, quand il eſt en état de l'aimer.

Mon Dieu! que vous variez dans vos opinions! Ici vous faites dépendre nos connoiſſances de la vigueur de nos organes. Ailleurs un Enfant au berceau ſuffoquant de colere pour avoir été frappé par ſa nourrice, donnant dans ſes accents tous les ſignes du reſſentiment, de la fureur, & du déſeſpoir, vous faiſant craindre qu'il n'expirât dans cette agitation, un Enfant, dis-je, en tel état, a pû vous déterminer à nous dire: *Quand*

j'aurois douté (a) *que le ſentiment du juſte & de l'injuſte fût inné dans le cœur de l'homme, cet exemple ſeul m'auroit convaincu.* Croyez-moi, tenons-nous-en là : que cette vérité ſoit notre guide. Laiſſons ce verbiage d'éducation négative ; éducation riſible, ſi elle n'eſt odieuſe, que vous entreprendriez en vain, & dont j'aſſure que votre Emile vous dérouteroit dix fois par jour.

Vous aimez à imiter & à ſuivre la Nature. Rien de mieux penſé. Ecoutez-la donc, obſervez-la bien. Elle a produit un être raiſonnable. Dès qu'il eſt conçu, cette raiſon eſt en lui. En aucun tems, elle n'eſt, ni ne peut être muette. La foibleſſe des organes eſt bien un obſtacle à ſa

(a) Emile. Pag. 107. vol. 1.

manifeſtation;

manifeſtation. Mais l'attribut eſſentiel de l'homme exiſte indépendamment de la vigueur & de la perfection des organes. Il eſt donc trois choſes à obſerver :

1°. Le ſentiment du juſte & de l'injuſte, étant inné, l'Auteur de la Nature a donc gravé dans nos cœurs une morale qui leur parle ſans ceſſe.

2°. Parmi cette morale ſe mêle une paſſion à qui la Nature a donné des racines ſi profondes, qu'on s'efforceroit en vain de les arracher ; il ſeroit même funeſte de les détruire entiérement. Cette paſſion eſt l'amour-propre.

3°. La Nature fait naître tel & tel dans tel ou tel pays, dans telles ou telles circonſtances, avec telles ou telles qualités.

Ces trois choſes vûes ; dès que l'Enfant eſt ferme ſur ſes jambes, ſa raiſon eſt occupée de tous les objets qui frappent ſes ſens. La Nature m'avertit donc qu'il eſt tems de cultiver cette raiſon, d'aider au développement de la morale innée.

Je me prêterai ſans doute à tous les exercices du corps que l'âge permettra. Si j'avois un fils ; pour le rendre digne de vous, il ſeroit exercé le matin par un Coureur, à midi par un Danſeur de corde, le ſoir par un de ces Batteleurs à tour de force qui ſupportent une enclume ſur leur poitrine. Moyennant le concours de ces habiles gens, je me flatte que mon fils pourroit mériter votre bienveillance, & que vous n'auriez pas à regretter en lui la privation de la force & de l'agilité du Sauvage.

Tandis qu'il courroit, qu'il voltigeroit, qu'il tendroit ſes nerfs, qu'il s'endurciroit au froid & au chaud, j'oſerois prévoir par-ci par-là, par quelque petit principe léger, à ce qu'il s'égarât le moins qu'il ſeroit poſſible dans ſes premier sjugemens. Cette éducation ne me paroîtroit pas devoir être pénible à l'eſprit de l'enfant. Une terre où l'on ſeme par intervalles quelques grains de froment, n'eſt point fatiguée. J'augurerois bien de la ſemence. Pour m'en aſſurer, je choiſirois les inſtans où la curioſité deſireroit. J'éviterois même très-volontiers le ton moniteur.

Le ſecond moyen que me fournit la Nature, pour faire une bonne éducation, je me garderois bien de ne pas l'employer. Sur celui-ci ſur-tout e fonde tout mon eſpoir. J'embraſſe l'amour-propre, je le ſaiſis; j'em-

ploie tout mon art à le diriger, à l'élever, à l'ennoblir. Il me ſemble en voir découler toutes les vertus.

J'obſerve enfin la poſition où eſt né le jeune homme, & la comparant avec le genre & le degré de talens qu'il me prouvera, je regle moi-même ma marche, & la direction que je dois donner. S'il étoit né Prince, & qu'il me fût permis de prétendre à quelque portion du mérite de l'Auteur d'Emilie; je croirois être un monſtre ſi je dégoûtois cet enfant de ſa condition. Perſuadé que le bonheur des petits dépend de la ſageſſe des Grands, que les mœurs de ceux-là ſont réglées ſur les mœurs de ceux-ci, jugez combien je m'eſtimerois heureux de le raffermir dans le goût de ſon état, & de préparer ainſi la félicité des Provinces.

Il eſt une poſition égale à tous les

hommes, & elle m'importe essentiellement. C'est celle de Citoyen. Aussi le nom sacré de Patrie retentiroit à tout instant dans ma bouche. Je médirois sans remords avec mon Eleve, de tous les mauvais Sujets du Roi, de tous ceux qui n'envisagent qu'eux-mêmes, de tous les hommes qui s'estiment par leurs richesses, de tous les sots politiques & de tous les cœurs bas qui ont attaché de la considération à la fortune, je le conduirois au supplice des traîtres à la Patrie, si jamais cet acte de justice avoit lieu. Accusez-moi tant qu'il vous plaira de lui donner des préjugés, & de prévenir sa raison. Eh ! mon cher & inconséquent Rhéteur ! souvenez-vous qu'un enfant au berceau vous a prouvé l'idée innée du juste & de l'injuste. Donc, toutes les fois que j'aiderai au développement de cette idée,

j'obéirai à la Nature ; je remplirai le premier de mes ſoins, l'unique peut-être. C'eſt un homme vertueux qu'il s'agit de former : le Ciel, la Patrie exigent que je le leur rende tel. Puis-je m'y prendre de trop bonne heure pour remplir ce devoir? De l'éducation négative, il ſuivroit ce que vous imputez à l'éducation poſitive, ſçavoir : *qu'un enfant ſentiroit, en quittant le jeu pour aller étudier ſa leçon, qu'obéir à ſon pere eſt un mal, & que lui déſobéir eſt un bien en lui volant quelque fruit défendu.* (a) Tel doit être le ſentiment d'un jeune homme dont on ne cultive que les ſens, & je crois cette propoſition prouvée par elle-même. Mais, ſi j'ai ſecondé le développement de la morale naturelle, ſi j'ai dirigé & ennobli l'amour-propre, pour le mettre à l'abri

(a) Rep. au Mand. *pag.* 32.

des abus & du caprice des hommes ; alors l'enfant me paroît courir avidement à ſes livres : la gourmandiſe eſt à ſes yeux l'image de la gloutonnerie des pourceaux, Il met ſa gloire à obéir à ſon pere : s'il achete un vêtement riche & brillant, il goûte le doux plaiſir qu'on éprouve lorſqu'on eſt bienfaiſant, parce qu'il aura appris que les gens aiſés dans leur fortune doivent dépenſer pour faire ſubſiſter les malheureux, &c. Enfin s'il lui arrive de me déſobéir, ſa conſcience lui en fait du moins le reproche.

Déſabuſez-vous du ſéjour de la campagne pour la bonne éducation : J'y conduirois ſans doute le jeune homme très-ſouvent, & nos promenades ne ſeroient point indifférentes. Il ſemeroit le bled avec le Laboureur, & nous reviendrions le voir

croître, germer, moiſſonner, moudre & apprêter par le Boulanger. Nous trairerions le lait des brebis, & nous attendrions pour déjeûner ou pour goûter, d'en avoir tiré nous-mêmes la crême ou d'en avoir fait du fromage. A la tonte des troupeaux, nous veillerions à l'apprêt, à la deſtination, à l'emploi de cette laine. Cette dépouille ſeroit portée par nos mains chez l'Artiſan. Les différentes formes qu'elle prendroit ſeroient très-attentivement obſervées. Nous ne rougirions pas de mettre quelquefois la main à l'œuvre avec l'ouvrier. Il n'eſt aucun art dont nous ne fuſſions jaloux de connoître la matiere premiere, l'apprêt & l'emploi. Iſolés à la campagne, nous n'aurions pas tous ces ſecours. Indigné de l'ignorance des enfans au ſortir des Colléges, je voudrois qu'un

qu'un jeune homme à douze ans connût tous les Arts, qu'il pût en parler avec tous les Artiſans, tous les Manufacturiers & tous les Artiſtes. L'étude des Arts & celle de la Morale, rempliroient donc l'eſpace des premieres années. Nous n'oublierions pas de nous inſtruire des aventures intéreſſantes qui feroient nouvelle ; les Procès célebres, dont l'expoſition ſeroit à notre portée, nous auroient pour Juges. Souvent je ſuppoſerois des différends arrivés aux Domeſtiques de la Maiſon du jeune homme. Je préparerois ceux-ci à plaider leur cauſe devant lui ; il en ſeroit l'arbitre.

J'avoue qu'avant l'âge de dix ou douze ans, je ne ſongerois pas à l'étude des Langues. Pour courir rapidement & avec ſuccès cette carriere, il faut des connoiſſances préliminaires, ſemblables, ſi je ne me

trompe, à celles dont j'aurois meublé la tête du jeune homme. Ce n'eſt pas que je lui fiſſe négliger la Langue de ſon pays. La ſeule néceſſité de faire contracter l'habitude du travail, m'auroit engagé à l'appliquer d'abord un quart d'heure, enſuite demi-heure, enfin une heure, ou peut-être un peu plus à une occupation ſédentaire.

L'étude des Langues & celle de l'Hiſtoire, marcheroient donc enſemble. Nous étudierions celle-ci ſur les portraits dont notre cabinet ſeroit tapiſſé. Nous l'étudierions dans les Bibliotheques en conſidérant les Buſtes des grands hommes, dans les beaux jardins dont chaque ſtatue nous arrêteroit, dans les Salons des Tableaux, & ſur les Tapiſſeries des Gobelins.

Je ſupprime la ſuite & les détails du plan que je pourrois former. M'ap-

partient-il de m'ériger en réformateur des Maîtres ? D'ailleurs un traité d'éducation eſt-il poſſible à faire ? Je n'en ai vû, je n'en peux concevoir que d'imparfaits. La plûpart des ſuppoſitions dans ce genre ſont chimériques. Les plus beaux plans tombent à faux. C'eſt ſur le caractère du jeune homme, ſur le degré de ſon eſprit, & ſur-tout ſur ce qui l'entoure qu'il importe au Gouverneur de diriger ſa marche. Au reſte, c'eſt moins le plan & la diſtribution des études qui m'embarraſſent, que la difficulté de trouver le Gouverneur : les talens pour cet emploi ne s'acquierent point : il faut les tenir de la Nature. Ne traitons pas une queſtion qui me feroit paſſer toutes les bornes que je me ſuis preſcrites.

Je reviens à vous, & ſouffrez que je vous interroge encore. Eſt-il vrai que vous nous l'ayiez dit de bonne

foi ? *Tout enfant qui croit en Dieu eſt idolâtre ou Antropomorphite.* (a) Et comment vous croirai-je, lorſque je lirai dans un autre article : *La ſainteté de l'Evangile parle à mon cœur ?* Ouvrez donc cet Evangile: conſultez les Verſets 13 & 14. du chap. 19 de Saint Matthieu ; les verſets 13 & 14 du chap. 10 de Saint Marc ; les verſets 15 & 16 du chap. 18. de S. Luc. Voici ce que je trouve dans le premier de ces Evangéliſtes, & qui eſt exactement répété par les autres. Je vais citer la Traduction de J. F. Oſtervald, Paſteur de Neufchâtel, pour éviter toute conteſtation entre nous : *Alors on lui préſenta des petits enfans afin qu'il leur imposât les mains & qu'il priât ; mais les Diſciples les reprenoient. Mais Jeſus leur dit : Laiſſez les petits enfans, & ne les empê-*

(a) Rep. au Mand. *pag.* 35.

chez point de venir à moi : car le Royaume des Cieux eſt à ceux qui ſont tels. En vérité, ajoûte Saint Luc, verſet 18 du chap. 18. *je vous dis que quiconque ne recevra pas le Royaume de Dieu comme un enfant, n'y entrera point.* Ces articles ſont-ils de ceux que vous traitez de *choſes incroyables, de choſes qui répugnent à la raiſon, & qu'il eſt impoſſible à tout homme ſenſé de concevoir & d'admettre* (a) ? Du moins, falloit-il vous borner à cet égard au *ſcepticiſme involontaire.*(b) En ſortant de ces bornes, vous juſtifiez toutes les qualifications dont le Mandement vous a chargé. Comment ſe refuſer à la vérité du tableau ? Vous oſez appeller l'Univers en témoignage; & je vois tous les enfans chrétiennement élevés révoltés de l'injure que vous leur

(a) Emile, pag. 183. vol. 3.
(b) Ibid.

faites. *J'exhorte* (*a*), dites-vous, *chacun des Lecteurs à conſulter ſa mémoire, & à ſe rappeller ſi, lorſqu'il a cru en Dieu étant enfant, il ne s'en eſt pas fait toujours quelque image.* Plus vous ſuppoſez un enfant parlant d'après ſon maître, moins il ſe permet de ſe faire une image de Dieu : On *ne ſauroit donner à l'enfant l'entendement qu'il n'a pas* (*b*) : cela eſt vrai. Ce qui eſt faux, c'eſt qu'*on ne ſauroit détacher ſes idées des êtres matériels* (*c*). L'enfant qui marche ſeul, voit & ſent très-bien que la pierre & le bois ſont muets. Dès-là, il met une différence entre lui & la matiere. De cette premiere idée, l'Inſtituteur en fait naître d'autres tout naturellement, elles frappent la raiſon naiſſante & innée de l'enfant, & s'accordent

(*a*) Rép. au Mand. pag. 35.
(*b*) Ibid.
(*c*) Ibid.

entiérement avec elle. Ce que fait de pis l'enfant (& ce que je puis vous proteſter avoir fait moi-même à cinq ans), c'eſt de comparer Dieu à ſon ame. On lui a fait ſentir que l'ame eſt inviſible. Il eſt ſi perſuadé que les eſprits échappent aux yeux, & ſont dénués de corps, que ſi par hazard, dans la nuit, ſon oreille eſt frappée des ſons d'une voix, il croit auſſi-tôt entendre un eſprit. Avouons-le de bonne foi, l'autorité de l'Evangile à part, heureux qui croit en Dieu à trente ans, ainſi qu'y croit un enfant à ſon premier luſtre : oui, cet enfant, dont on a éclairé & guidé la raiſon, croit véritablement à l'Etre infini, lui rend un hommage plus ſincere & plus ardent que, ni vous, ni moi, qui raiſonnons avec le ton de la ſécurité, ne lui en rendons peut-être aujourd'hui. Heureuſe enfance ! heureux état ! Regret-

tons ſa candeur & ſa ſimplicité ſi précieuſes. Pourquoi avons-nous sû en perdre le mérite ? Qu'avez-vous donc appris de nouveau ſur la Divinité depuis que vous l'obſervez d'un œil audacieux ? La voyez-vous, la concevez-vous mieux ? Le plus grand effort de votre raiſon n'eſt-il pas d'avouer que vous ne ſauriez la comprendre & l'apprécier ? Au-deſſus de cette raiſon dont l'eſſor téméraire vous égare & vous aveugle, l'enfant a l'avantage de cette foi tranquille qui naît de la loi naturelle. Qu'avez vous donc prétendu nous dire lorſque vous avez employé quelquefois le terme de *Religion naturelle* ? Par quel étrange contraſte le peintre de l'homme *borné au ſeul inſtinct phyſique, nul & bête*, s'aviſe-t-il de hazarder le mot de *Religion naturelle* ? Laiſſez votre homme dormir, & vivre *en paix avec toute la nature*

lorſqu'il a dîné (*a*). C'eſt un bel original à peindre ; c'eſt une belle image dont on doit regretter les traits effacés, qu'un gros & gras cochon qui, tapi dans la boue, digere ſon gland.

Quoi ! vous adoptez une Loi naturelle, des principes innés du juſte & de l'injuſte, vous définiſſez l'homme, avec nous, être raiſonnable ! Et vous ne penſez pas que la même main qui a bien voulu graver ces principes, ait daigné graver auſſi des notions qui menent à ſentir ſon exiſtence & ſa Majeſté ? Et vous prétendez réſerver pour derniere connoiſſance à un Etre doué eſſentiellement de raiſon, l'idée du Créateur dont il tient la vie & l'exiſtence, de cet Etre infini dans ſes dons, qui tous

(*a*) Diſc. ſur l'Inég.

les jours fait lever le ſoleil & briller les étoiles, qui fait fleurir les campagnes, ſuccéder les ſaiſons, qui parle ſans ceſſe à notre ame par l'organe de notre conſcience, où il a gravé les principes de ſa Morale Divine. Ah ! les cieux & la terre, le firmament & les Aſtres, les bêtes féroces & les forêts, le cœur humain, l'Univers entier dépoſent contre vous. Raiſonneur inſenſé ! que vous m'inſpirez de pitié pour la raiſon de l'homme viril !

C'eſt la différence des Cultes qui vous inquiéte. Vous voyez les Peuples forcés d'errer les uns chez les autres, & mourir avant d'avoir pû ſe décider. Eh ! il faut bien que je le répéte avec le Mandement, *Mentita eſt iniquitas ſibi.* Quoi, vous êtes en peine de fixer la croyance & le culte, & vous avez un Livre à offrir auprès duquel, de votre aveu, tous

les Livres des Philoſophes ſont petits, (a) où *la plus haute ſageſſe ſe fait entendre*, (b) où il exiſte *des caractères de vérité ſi grands, ſi frappans, ſi parfaitement inimitables*, (c) qu'il vous contraint à vous récrier : *Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il pas avoir pour oſer comparer le fils de Sophroniſque au fils de Marie !* (d) Portez donc ce Livre chez ces Peuples incertains ſur leur Religion : épargnez-leur leurs courſes. Dans l'opinion où vous êtes il y a peu d'obſtacles à vaincre, il n'eſt plus de difficulté. La croyance & le culte ſeront également réglés. La croyance eſt expreſſément établie ; & pour régler le culte, ce même Evangile laiſſe aux Miniſtres de Dieu le droit & le pouvoir d'en décider.

(*a*) Réponſe au Mandement, *pag.* 179.
(*b*) Ibid. *pag.* 181.
(*c*) Ibid. *pag.* 183.
(*d*) Ibid. *pag.* 180.

Je reviens à une de vos réflexions qui m'eſt échappée, & qu'il n'y a pas moyen de paſſer ſous ſilence. (a) *C'eſt*, dites-vous, *que de tant de Rois qu'a eû notre Nation, le meilleur eſt le ſeul que n'ont point élevé les Prêtres.* Je m'étonnerois peu du propos, s'il partoit de ces petits Ecrivains, ſuppôts des Caffés, où les dogmes de politique ſe traitent avec tant d'impertinence, où les Diſſertateurs prétendant jouir de la liberté de la Chambre des Communes, débitent leurs plaiſans paradoxes; toutefois, avec quelque crainte de la ronde de l'Exempt ou de ſes Mouches; mais, où le feu du génie transforme en Romains ces cœurs allarmés. Là (m'ont atteſté gens digne de foi) on y parle des Prêtres dans les termes dont vous vous ſervez, & ce ſont ſouvent des

(a) Réponſe au Mandement, *pag.* 30.

gens vétus en Prêtres, même affublés de grands chapeaux qui r'enchériſſent ſur les injures. Là, ainſi que vous, on ſuppoſe les Prêtres réduits à l'Aloiſia pour toute nourriture. Ni la réputation qu'a mérité de tout tems le corps reſpectable des Curés de Paris, ni une multitude d'excellens Paſteurs répandus dans le Royaume; ni leur aſſiduité à ſolliciter aux pieds des Autels la proſpérité de l'Etat & celle de nos Maîtres; ni les liens par leſquels il nous tiennent, ſoit comme freres, ſoit comme oncles ou neveux; ni la dignité du Sacerdoce: aucune de ces conſidérations n'eſt reſpectée. On voit ſur-tout triompher les gens de votre ſecte, lorſqu'ils trouvent l'occaſion de médire d'un Prêtre, pour les déchirer tous. Chez elle c'eſt un goût prédominant; l'Ouvrage que je réfute eſt bien la preuve du goût délicieux que vous

y trouvez vous-même. Le mot de Prêtre ne vous échappe jamais ſans être ſuivi d'une injure groſſiere. Les vertus, ſous votre plume, prennent les couleurs du vice. Dans quelqu'une de vos notes vous vous récriez avec horreur contre leur célibat, contre cette prétendue innovation deſtructive : & vous ne daignez pas vous aſſurer, que dès le commencement de l'Egliſe Chrétienne, il n'a jamais été permis aux Prêtres, aux Diacres même d'enfreindre le Célibat. On admettoit, à la vérité, aux Ordres des hommes mariés, lorſqu'ils s'étoient diſtingués par leurs vertus. Mais aucun de ceux qui ſe conſacrerent aux autels avant d'avoir contracté les nœuds du mariage, ne purent ceſſer d'être célibataires.

Dans votre remarque politique qui m'arrête, il y a auſſi peu de ſens que de décence. Je doute fort que le Précepteur d'Henri IV valût les

ſublimes Fenelon & Boſſuet. Je doute qu'il fût auſſi propre que l'ancien Evêque de Limoge, à former des Princes Chrétiens. Quoi qu'il en ſoit, s'il m'étoit permis de chercher ailleurs que dans l'ame de ce Monarque le principe de ſa grandeur & de ſa bonté, je penſerois qu'il les dût bien moins au Précepteur, qu'à l'Ecole du malheur, & aux rudes épreuves qu'il eut à eſſuyer avant de monter ſur ſon Trône. Auprès de lui, je vois un Sulli & un Mornai. Croyez-le : le Favori contribue beaucoup à la gloire ou au malheur des Princes, parce que c'eſt de lui que part le menſonge ou la vérité. Quiconque s'eſt emparé de l'eſprit d'un homme, le dégrade ou l'éleve. Les Rois ſont des hommes, plus faits que tous les autres pour être trompés, parce que la ſéduction employe auprès d'eux l'art le plus rafiné. Dans

le rang ſuprême où le Ciel place les Princes, je juge impoſſible qu'aucun d'eux ne ſoit naturellement jaloux de plaire & de répandre le bonheur. Auſſi le murmure contre leur perſonne ou leurs démarches, eſt preſque toujours une injuſtice affreuſe. C'eſt à la ſource qu'il faut remonter lorſqu'on veut juger ſainement.

Pourquoi donc, & comment la corruption a-t-elle gagné le cœur humain ? Candide nous répondra : les Eperviers ont toujours mangé des pigeons quand ils en ont trouvé : & c'eſt au vrai un des raiſonnemens les plus ſenſés des Philoſophes. Mais vous, bien mieux inſtruit, & bien plus pénétrant, vous trouvez la ſource de nos maux *dans notre ordre ſocial qui de tout point contrarie à la nature* (a), *que rien ne détruit, la ty-*

(a) Rép. au Mand. pag. 67.

ranniſe

ranniſe ſans ceſſe, & lui fait ſans ceſſe réclamer ſes droits.

Frappé de cette obſervation, je cherche quels ſont dans l'Europe les peuples les moins policés; je vois les Ruſſes. Quel ſpectacle? Si c'eſt ainſi qu'on remonte par degrés à l'état de Nature, que cet état eſt affreux!

Je vous accorde que l'ordre ſocial contrarie à la Nature, c'eſt-là auſſi le plus important objet dont il ait à s'occuper, pourvû qu'en la contrariant il s'occupe à faire régner la loi Naturelle; & de quelle autre loi eſt émané notre ordre ſocial? Sur quels autres fondemens s'appuie-t-il? Une Religion, un Roi, des Loix ſages, des Militaires, des Magiſtrats protecteurs du Peuple, & le repréſentant, des Artiſtes, & des Artiſans: tel eſt l'ordre général établi dans notre Société. Quels droits la Nature

a-t-elle à réclamer contre cet ordre ? L'égalité. Oseriez-vous nous le dire encore ? Pourriez-vous jamais nous peindre quelque siécle & quelque génération, où les hommes ayent été indépendans ? Le premier Pere de famille a été le premier Roi. Sa force ou ses vertus lui ont nécessairement assujetti sa femme & ses enfans. Plus les familles se sont multipliées, plus il a été nécessaire de conserver au chef l'autorité nécessaire, pour prévenir le désordre & les différends nés de l'amour-propre, ou pour y remédier: l'image de ce premier Gouvernement a donc fondé les Monarchies. Troublées par les passions nées avec l'homme, leur bonheur dépendoit des moyens qui sauroient les éloigner de la férocité sauvage de la Nature, & adoucir les mœurs. Convenons de la signification du terme, & définissons ici ce qu'on doit en-

tendre par *mœurs*. Sans doute nous ne les bornerons pas à la macération du corps, à la chaſteté & à la ſobriété. J'entends par bonnes mœurs, le ſacrifice des paſſions qui contrarient l'union & la concorde, la ſûreté du commerce ſocial. D'après cette définition, la ſeule vraie, la ſeule exacte, ce me ſemble, examinez & jugez nos inſtitutions ſociales en elles-mêmes, & vous verrez qu'elles exigent le ſacrifice conſtant & perpétuel de l'amour-propre, principe de toute diſcorde, que nos manieres & nos uſages ne permettent plus à l'orgueil de s'annoncer de front. Direz-vous, qu'en s'obligeant à ſe cacher, il ne ſe reſſerre & ſe comprime que pour prendre une nouvelle activité? Cela n'eſt pas toujours vrai; d'ailleurs, toutes les fois que je dérobe au Public le ſpectacle du vice audacieux, je préviens le pouvoir

funeſte de l'exemple, & j'ai toujours fait un bien. Mais de ce bien, il réſulte peut-être que le particulier n'en eſt que plus vicieux, puiſque la fauſſeté ſe joint à ſon vice. Autre propoſition à examiner, & dont les détails épineux exigent, & plus de recherches, & plus de loiſir, & plus détendue, que je n'en deſtine à cet ouvrage. Au reſte, le Légiſlateur d'une Nation a rempli ſon objet, lorſqu'il a contraint les vices à ſe cacher de maniere, qu'on n'oſe plus ſe montrer que ſous les traits de la vertu & en prouver les actes.

La France en étoit preſque à ce point avant que les progrès du luxe euſſent répandu le poiſon dans nos cœurs. Quel reméde auroit à offrir le zéle d'un Citoyen ? le plus beau Traité d'éducation ſeroit inutile pour le général. Peu de Gouverneurs ſauroient le ſuivre, & s'y conformer.

Il n'eſt qu'un moyen pour réparer les maux qui attaquent le nerf de la Patrie. C'eſt d'être honoré de la confiance & de l'appui du Chef de la République. Un Citoyen né avec des lumieres, capable d'un noble déſintéreſſement, d'un zèle infatigable, dont l'âme courageuſe & honnête ſauroit s'élever ſans ceſſer d'être modeſte, dont l'eſprit doux & actif ne jugeroit d'aucune partie ſans l'avoir comparée avec l'enſemble, ne propoſeroit aucun moyen ſans ſavoir le rendre agréable, marcheroit à pas lents à la réforme ſans avoir l'air de réformer ; voilà le moyen que nous ne trouvons ni dans vos pénibles recherches ſur l'homme, ni dans la miſantropie de vos Paradoxes.

A préſent plaignez-vous de l'ingratitude & de la ſtupidité des Gouvernemens qui n'érigent pas des ſtatues à J. J. Rouſſeau. *S'il exiſtoit en*

Europe un ſeul Gouvernement éclairé, un Gouvernement dont les vues fuſſent vraiment utiles & ſaines, il eût rendu des honneurs publics à l'Auteur d'Emile, il lui eût élevé des ſtatues (a). Vous êtes vous-même un ingrat, & vous oubliez quels honneurs publics vous ont été rendus par l'Auteur de la Comédie des Philoſophes. Un homme à talents, qui vous repréſente ſur le théatre le plus brillant de l'Europe, vaut bien pour votre gloire un bloc de marbre ſculpté. Enfin, vous n'êtes pas content, il vous faut une ſtatue. Vos plaintes me touchent; je pourrois y remédier, faire moi-même les frais de la ſtatue; la placer dans un lieu que j'ouvrirois au Public: car que vous importe, le coin que vous tiendrez dans le Royaume, pourvu que vous y ſoyez en ſpectacle à quiconque voudra vous con-

(a) Rép. au Mand. pag. 127.

templer ? Convenons enſemble des attributs de la ſtatue ; comment faut-il vous repréſenter ? Eſt-ce un Diogène, foulant avec des pieds fort ſales les beaux tapis de pourpre de Platon ? Mais quelque mauvais plaiſant afficheroit pour inſcription le ſourire dédaigneux & la réponſe de Platon. Hercule, avec ſa maſſue, purgeant la terre des monſtres, ſeroit-il mieux votre emblême ? Tous les Gouvernemens ſe récriroient, ils ne vous ont vû qu'enfanter des monſtres, loin de les détruire. Vous aimeriez aſſez vous voir accompagné par Thétis, qui vous indiqueroit les moyens de rendre Emile invulnérable : pour votre malheur, nous ſommes Chrétiens. Les Chrétiens ne s'eſtiment invulnérables que par le ſecours de la Religion, & vous ne voulez pas qu'on en parle aux jeunes gens. En Chiron, & en Hermès,

vous ſeriez mieux caractériſé ; mais la repréſentation vous offenſeroit. Chiron étoit un Médecin, & vous avez très-juſtement décrié les Profeſſeurs de cet Art. Hermés, en donnant aux hommes les éléments des Sciences, a ouvert, ſelon vous, la ſource des vices qui corrompent nos mœurs. Orphée enſeignant le culte des Dieux pourroit vous déplaire. Cet enchanteur donnoit des préjugés, & vous voulez que chacun regle ſon culte au gré de ſon imagination. Enfin Uliſſe ſoumettant Circé, vous tranſporteroit de colere. Uliſſe étoit un Grec fin & ruſé, par conſéquent faux, & vous préférez le vice ſcandaleux, au vice qui ſe cache. D'ailleurs une femme auprès de vous, vous qui les avez toutes jugées ſans honneur d'après nos inſtitutions ſociales, vous qui avez écrit pour corrompre les femmes

mes qui conſerveroient encore quelque principe de vertu : En vérité, ce ſeroit vous faire un outrage trop ſanglant. Me voilà donc dans le plus grand embarras pour remplir mon projet. J'ai beau m'épuiſer en recherches ; par-tout je vois des images peu reſſemblantes. Quelquefois je ſonge à vous figurer en lion ou en Coloſſe, entouré de fourmis, d'ânes ou de grimauds ; mais ces grimauds eux-mêmes pourroient très-bien vous reclamer pour leur camarade. Ils prétendroient vous égaler par la juſteſſe du raiſonnement ; je renonce à cette derniere idée. Une ſeule me reſte. L'eſtampe placée à la tête de l'Eloge de la Folie me la fournit ; mais elle eſt trop méchante, & j'y renonce encore ; daignez donc m'adreſſer vous-même le plan & le deſſein. Je vous garantis l'érection de la ſtatue, ſi le ſymbole des attri-

buts eſt exact. Gardez-vous de me reprocher que je tranſgreſſe les Loix de la Charité Chrétienne. De votre part, le reproche ſeroit injuſte. On eſt entraîné par l'exemple des gens qu'on aime ; & je vous aime fort dans les ſituations ingénieuſes & touchantes de l'amour vertueux d'Emile & de Sophie. Avouez avec la même ſincérité que votre plume, trempée dans le fiel, a prétendu noircir les plus belles ames, que votre réponſe au Mandement ne reſpecte rien. Vous prétendez être un homme de paix. Vous implorez la charité contre les qualifications dont on accable vos œuvres & votre perſonne. Et vous-même, au mépris de la charité, de toute vérité même ; vous dénoncez à l'Univers les Prêtres Chrétiens, comme ne croyant pas en Dieu: vous nous citez des faits, ou faux, ou mal rendus.

Vous nous citez un Citoyen infortuné, un vieillard malheureux, un pere de douleur, expirant ſur la roue par les coups de la Religion, comme ſi vous ignoriez cette Hiſtoire ; & à qui doit être imputée cette mort déplorable. A cet égard, ſi vous êtes excuſable, je vous excuſe. Un Avocat célébre de Paris vous avoit prévenu. Dans un Mémoire où l'effort de l'art eſt tracé à chaque ligne, également dénué des moyens naturels, & du ton lamentable qui devoit ſeul ſe faire entendre ; il mêle parmi ſes figures de Rhétorique, étrangement déplacées, une exclamation contre les foudres de l'Egliſe, qui ont allumé, dit-il, le bucher où a péri l'innocent. Sans reſpect pour la Nation, ſans prendre la peine de s'aſſûrer des faits hiſtoriques, il impute à Toulouſe de célébrer tous les ans un maſſacre de Hu-

guenots. Il ne veut pas s'inſtruire que ceux-ci s'étant emparés à main armée de Toulouſe, y ayant commis les actes d'hoſtilité les plus ſanglans, s'y étant portés à tous les excès, les Habitans on dû regarder comme une preuve ſignalée des ſecours divins, le ſuccès qui les délivra de ces ennemis ſanguinaires. Qu'on accuſe donc les Princes Chrétiens, lorſqu'ils font chanter des *Te Deum* après leurs victoires, de célébrer, non la proſpérité de leurs armes & la protection du Ciel, mais l'effuſion du ſang humain.

Quand de tels Ecrivains ſe ſuccedent & ſe multiplient, il faut bien ſévir contre les perturbateurs de la paix publique. Ils ont la reſſource de crier à l'intolérance. Quelle eſt donc cette intolérance dont vous avez à vous plaindre ? Le Gouvernement ne ſouffre pas qu'on éléve

Autel contre Autel, & il ne doit ni ne peut le ſouffrir. D'ailleurs a-t'on jamais inquiété quelqu'un ſur ſa façon de penſer, lorſqu'il ne l'a pas fait éclater au ſcandale de ſes freres, & que le danger de ce ſcandale n'a pas été imminent par le faux zèle qui s'appliquoit à ſéduire les ignorans ou les foibles? Tel a été l'objet de vos travaux. Examinez, peſez vos œuvres. Quel vaſte champ n'offrent-elles point pour vous atteindre & vous frapper à chaque pas? Quelle maniere de raiſonner ſur la révélation & ſa néceſſité! Quelles ſorties miſérables & vulgaires contre la Miſſion & l'autorité des Chefs de l'Egliſe! Vous traitez ces matieres avec votre ſtyle ordinaire à la vérité mais pour le fond, je compare votre ſçavoir à la Phyſique des Pâtres. D'abord je m'étois propoſé d'étendre mes réflexions, de ne laiſſer échap-

per aucune de vos propoſitions ; mais le jour même que j'avois formé le projet & entrepris le travail, j'appris que d'autres que moi étoient occupés à vous réfuter, & peut-être avoient déja rempli cette carriere. Perſuadé qu'ils en ſortiront avec bien plus de gloire que je n'aurois pû en eſpérer, j'ai reſſerré mon plan, & je me ſuis borné à quelques Articles eſſentiels. Au reſte il en eſt beaucoup qui ne méritent pas d'être diſcutés. L'agrément du ſtyle les fait lire. La propoſition jugée ſur le fonds révolte ou dégoûte.

Avant de vous quitter, je vais vous citer au tribunal de votre conſcience. C'eſt à elle que j'en appelle, non pour vous arracher un aveu public, mais pour vous oppoſer ſon propre cri. Quel fruit avez-vous pû eſpérer de vos œuvres ? De quelle utilité peuvent être vos maximes

fondamentales ? Quel bien peut réſulter de leur Analyſe ? Le voici : 1°. on renoncera à toute ſcience, à toute étude ; nous rentrerons dans les ſiecles d'ignorance, & l'urbanité chaſſée de nos Provinces, je les vois livrées à l'empire de la paſſion innée avec l'homme. Qu'on en préſage les effets. 2°. Perſuadés que l'Etat naturel de l'homme eſt l'indépendance, qu'il a perdu ſon bonheur en commençant à connoître d'autres beſoins que la nourriture, le repos & une femelle, je romps tout lien qui m'attache, & je vais chercher le bonheur que m'indique la Nature. 3°. Fatigué du joug de l'Evangile, je conſulte avec moi-même quelle Religion s'accorde mieux avec ma raiſon : la raiſon m'indique certainement la plus commode ; c'eſt celle que j'embraſſe.

J'attends bien que vous allez vous

récrier : conſéquences ordinaires à mes Adverſaires qui ne voyent qu'une phraſe, & qui prennent mes propres idées pour me combattre ! A cela je réponds : j'ai vû toutes vos manieres de vous replier, tous vos correctifs artificieux. Mais enfin, tout refléchi, tout médité ; je vois que les Sciences ont corrompu les mœurs ; que l'homme a perdu ſon bonheur primitif ; que les différentes Religions ſont remplies de principes dictés par le Fanatiſme. Or, la pureté des mœurs étant le bien le plus précieux, j'y dois tout ſacrifier ; le bonheur étant l'objet naturel de l'homme, je dois le chercher à tout prix ; la Religion étant le don du Ciel le plus ſacré, je ne dois ſouiller d'aucun mélange la pureté de ce don. Par conſéquent je renonce aux Sciences, à la Patrie, à la Loi Chrétienne. Me voici ignorant, ſauvage, & le croyant de la Nature.

Lorſqu'on a ſçû fournir la vraiſemblance de telles inductions, a-t-on écrit pour former des Citoyens & des Chrétiens ? Peut-on ſe glorifier de faire conſiſter ſa Religion à pratiquer des vertus, lorſqu'en publiant leur nom on s'efforce d'en ébranler tous les fondemens ? Eſt-on homme de bien lorſqu'on prêche le menſonge, & qu'on ferme ſes oreilles au murmure de l'Univers entier ? Les décorations de l'édifice ne m'éblouiſſent point. Eſt-il compoſé de pierre, de ſable, ou de ſalpêtre qui menace mes jours ? voilà ce que je recherche. Mais, dira l'Architecte, ne voyez-vous pas dans cet angle de la pierre de taille; ſur le toit, de l'ardoiſe; là, des ſolives qui ſoutiennent le plancher ? Oui, je vois tout cet aſſemblage. Ce que je vois auſſi, traître ! ce ſont les traînées de poudre à canon que tu n'as pû répandre que pour me donner la mort.

Croyez-vous qu'on ne vous démêle pas bien, qu'on ne liſe pas au fond de votre cœur quand vous écrivez, par exemple : *Lorſque tel eſt l'état des choſes que plus rien ne ſçauroit changer qu'en mieux, les préjugés ſont-ils ſi reſpectables qu'il faille leur ſacrifier la raiſon, la vertu, la juſtice, & tout le bien que la vérité pourroit faire aux hommes* (a)? Peſons ces paroles, dont l'audace redouble en les comparant avec celles qui précédent & qui ſuivent. Nous voilà donc au pis, ſelon vous, voilà le ſignal donné aux Citoyens. S'ils ne vous ſuivent pas, s'ils n'accourent pas ſous l'étendard de vos maximes, ce n'eſt pas la faute de vos ſoins. Et qu'auront-ils à faire en vous ſuivant? Brûler leurs Temples, immoler les Miniſtres de la Religion, mépriſer leurs Magiſtrats, ſecouer le

(a) Réponſe au Mandement, *pag.* 68. & 69.

joug du Gouvernement, marcher vers l'indépendance. Voilà les attributs de votre ſtatue ; voilà votre morale : elle ne produira pas tous ces maux ; mais elle ſéduira quelques ames foibles, entraînera les cœurs à demi-pervertis, & à coup ſûr elle en fera des menteurs, des coquins & de perfides Citoyens. Déja vous leur avez appris qu'il faut ſçavoir ſe faire une Loi ſelon ſon cœur ; que *nul de nous ne pouvoit trouver ſon intérêt qu'à mentir ;* que *dès l'enfance nous n'étions entourés que de profeſſeurs de menſonge ;* que durant le cours de notre vie nous n'étions expoſés qu'à *des brigands, poſant des fanaux ſur des écueils, pour nous entraîner plus ſûrement vers notre ruine.* En un mot, quelles ne ſont pas les maximes ſéditieuſes dont vos Œuvres fourmillent ? Maximes affreuſes ! vous avez ſçû les mêler parmi des ſentences de vertus, comme ſi vous

aviez craint de ne pas porter un coup aſſez mortel à la Patrie. Je vous quitte. Mon ame, peu propre au genre critique, eſt déja fatiguée de ſon effort, quoiqu'il n'ait pû produire que de foibles lueurs. Que d'autres vous ſuivent & vous combattent avec plus de patience, plus de courage & plus d'énergie. Vous ne manquerez pas de reſſources dans votre imagination, dans votre cœur & dans votre ſtyle. Mais ſachez que ces reſſources ne ſerviront qu'à maintenir & à accroître notre indignation. Les François mettent leur gloire à aimer leur Religion, leur Prince & leurs Loix.

Pedius quid? Crimina raſis
Librat in antithetis, doctus poſuiſſe figuras:
..... An Romule, ceves? *Per. ſat.* 1.

FIN.

SF ORB3

1508406b1